



HAL
open science

De nouvelles sources pour l'histoire politique de la 'première chine populaire' (1949-1976)

Jean-Luc Domenach, Xiaohong Xiao-Planes

► **To cite this version:**

Jean-Luc Domenach, Xiaohong Xiao-Planes. De nouvelles sources pour l'histoire politique de la 'première chine populaire' (1949-1976). Vingtième siècle. Revue d'histoire, 2012, 116, pp.121 - 135. 10.3917/vin.116.0121 . hal-03461117

HAL Id: hal-03461117

<https://sciencespo.hal.science/hal-03461117>

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De nouvelles sources pour l'histoire politique de la « première Chine populaire » (1949-1976)

Jean-Luc Domenach et Xiaohong Xiao-Planes

Depuis une quinzaine d'années, les publications historiques chinoises ont connu une progression quantitative impressionnante, notamment du fait d'un lectorat intéressé et nombreux. Bien qu'encadrée politiquement et inégale, cette littérature révèle un certain progrès en termes scientifiques, notamment par la publication de sources inédites. Jean-Luc Domenach et Xiaohong Xiao-Planes nous en livrent ici une analyse précieuse, soulignant non seulement les faiblesses de ces ouvrages (absence de grandes synthèses, biographies et mémoires hagiographiques et décevantes, invisibilité des victimes et du peuple, etc.), mais aussi leur intérêt, notamment pour les témoignages et les histoires locales.

Nouvelle perspective et nouvelles sources

À mesure que se confirment la solidité du régime chinois et les succès de tous ordres qu'il remporte, la perspective change sur la « première Chine populaire » qui l'a précédée entre 1949 et la mort de Mao Zedong en 1976. Les historiens réservent une attention plus soutenue aux catastrophes humaines qui l'ont secouée – notamment le bain de sang initial (1949-1950), la famine du Grand Bond en avant (1958-1962) puis les violences de la Révolution culturelle (surtout de 1966 à 1968).

Et la recherche se concentre sur leurs mécanismes, en particulier l'articulation au sommet entre les disputes factionnelles et les manœuvres de Mao pour exercer un pouvoir absolu et, à la base, entre la domination d'un Parti totalitaire et les réactions populaire.

Ce changement de perspective a été illustré, depuis environ une quinzaine d'années, par d'importants ouvrages, notamment ceux de Roderick Mac Farquhar, Frederick Teiwes, Huang Jing, Alain Roux et, plus récemment, Franck Dikötter¹. Or ces ouvrages ont pour particularité d'utiliser une nouvelle catégorie de sources : les publications et la documentation historiques provenant désormais du continent ou de Hong Kong, dont cet article vise à mesurer l'importance et l'intérêt².

(1) Voir surtout Roderick Mac Farquhar, *The Origins of the Cultural Revolution*, vol. 1 : *Contradictions Among the People*, vol. 2 : *The Great Leap Forward*, vol. 3 : *The Coming of the Cataclysm*, Londres/New York, Oxford University Press/Columbia University Press, 1974, 1983 et 1995 ; Roderick Mac Farquhar et Michael Schoenhals, *Mao's Last Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 2006 ; Frederick C. Teiwes (avec Warren Sun), *China's Road to Disaster*, New York, M. E. Sharpe 1999 ; Huang Jing, *Factionalism in Chinese Communist Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Franck Dikötter, *Mao's Great Famine : The History of China's Most Devastating Catastrophe, 1958-62*, Londres, Bloomsbury, 2010 ; Alain Roux, *Le Singe et le Tigre : Mao, un destin chinois*, Paris, Larousse, 2009 ; Franck Dikötter, *Mao's Great Famine : The History of China's Most Devastating Catastrophe, 1958-1962*, Londres, Bloomsbury, 2010.

(2) Cette étude résume et adapte un travail documentaire publié à l'automne 2011 dans la collection « Questions de recherche » sur le site Internet du Centre d'études et de

Le rôle de Hong Kong n'est pas nouveau puisque, depuis 1949 et en particulier depuis la Révolution culturelle, le territoire a toujours été un poste d'observation ainsi qu'une caisse de résonance des événements du continent, notamment grâce aux voyageurs et aux réfugiés¹. L'important est qu'il s'y publie désormais des ouvrages qui ont été pensés et écrits soit à Hong Kong, soit sur le continent, par des personnalités importantes ou informées, nous y reviendrons.

Mais la principale nouveauté est que la mémoire historique est désormais autorisée en Chine même, et que les contraintes et les manipulations qu'elle subit ne la privent pas de toute valeur factuelle, voire intellectuelle : c'est principalement de cette ressource qu'ont profité les importants ouvrages cités plus haut.

Le nouveau climat mémoriel

Ces publications s'inscrivent dans un nouveau climat mémoriel. Sous Mao Zedong, l'histoire n'existait qu'à titre politique, car elle était le produit des conflits incessants pour le pouvoir qui se déroulaient au sommet. Les récits historiques autorisés servaient la propagande du moment et changeaient chaque fois que nécessaire avec les équilibres factionnels et les impulsions du despote ; cadres et encadrés s'y étaient rapidement habitués.

La disparition de Mao et le retour au pouvoir de ceux qu'il en avait chassés, survenus entre 1976 et 1979, ont entraîné un brutal

changement du climat politique et mémoriel. Les vainqueurs se sont alors donné le droit d'encourager une histoire qui serait l'illustration de la légende collective (et non plus seulement de celle de Mao) ainsi que de l'explication définitive contenue dans la résolution du Comité central de juin 1981 sur l'histoire du Parti communiste chinois (PCC) : Mao a joué un rôle fondamentalement positif après 1949, mais il a commis des erreurs de plus en plus graves au fil du temps, qui ont rendu nécessaire le nouveau cours décidé en 1979.

Par la suite, à mesure que se développait la nouvelle ligne politique, ses effets économiques et sociaux ont fait apparaître un marché pour la lecture. Celui-ci comprenait principalement une population surtout citadine d'autant plus intéressée par l'histoire qu'après les épreuves de la Révolution culturelle, chaque famille s'était empressée de reconstituer son passé privé. À ce public général s'en sont ajoutés d'autres, plus étroits : les cadres, les étudiants, les voyageurs. Dans l'ensemble, il s'agit d'un public avide de sensationnel, initialement mal informé et fort peu politisé.

L'émergence de ce marché a fait la fortune de « journalistes historiens », qui publient des ouvrages remplis de soi-disant révélations et d'anecdotes sur l'histoire de la « première Chine populaire » : ses épisodes, ses héros (Mao, Jiang Qing, etc.) et ses lieux (surtout Zhongnanhai ou Diaoyutai, les principaux enclos où habitaient les leaders²). Cette littérature tend à l'exagération et n'est pas exempte d'erreurs, mais ses meilleurs représentants, comme Ye Yonglie et, à un moindre titre, Dong

recherches internationales (CERI) de Sciences Po. Celui-ci comprend un texte de présentation beaucoup plus nourri et détaillé intitulé « Les nouvelles sources chinoises sur l'histoire politique de la première Chine populaire : bilan provisoire », ainsi qu'une substantielle liste bibliographique. Les lecteurs trouveront dans cette liste les écrits des auteurs chinois seulement mentionnés ici et dans le texte de présentation des informations sur nombre d'entre eux.

(1) Voir, parmi bien d'autres témoignages, Jean-Jacques Michel et Huang He, *Avoir vingt ans en Chine... à la campagne*, Paris, Éd. du Seuil, 1978.

(2) Zhongnanhai est à Pékin le parc de pagodes qui jouxte la Cité interdite où s'installèrent en 1949 les vainqueurs communistes et une partie des bureaux du PCC ; Diaoyutai est une autre résidence construite à la fin des années 1950 pour les invités de marque étrangers, et qui fut progressivement occupée par les principaux dirigeants puis surtout par la faction « gauchiste » de Kang Sheng (l'homme de l'ombre) et de Jiang Qing (la dernière épouse de Mao).

Baocun, Gu Baozi, Quan Yanchi, Xiao Sike et Yin Jiamin, ont parfois su se frayer un accès aux témoins ou aux archives.

Par ailleurs, une minorité de lecteurs s'intéresse à l'exactitude des faits et à l'établissement des responsabilités. Elle n'est pas insignifiante : ce sont souvent d'anciens acteurs, des victimes ou leurs parents, souhaitant que l'histoire leur rende justice ou au moins retienne leur nom, ou simplement des intellectuels et des internautes plus ou moins idéalistes. C'est à eux que s'adressent des revues comme *Vieilles Photos* (*Laozhaopian*), *La Marée du siècle* (*Bainianchao*), et surtout la *Chronique des descendants des anciens empereurs Yan et Huang* (*Yanhuang chunqiu*), dirigée par des communistes plutôt réformistes. Des entreprises d'« histoire du peuple » peuvent également se développer, nous le verrons plus loin. Ces différents organes publient des lettres de lecteurs et des articles de témoignages, qui comptent parmi les sources récentes les plus utiles.

La nouvelle politique historique

Mais comme on peut s'y attendre ces nouveautés sont solidement encadrées par l'important dispositif organisationnel mis en place entre 1978 et 1982. Sa source politique est la « ligne générale » adoptée au cours de l'hiver 1978-1979, qui entraîne la réhabilitation des principales victimes de Mao Zedong, y compris celle de Liu Shaoqi. Dès 1980 est fondée une Commission du Comité central pour l'histoire du Parti (*Zhongyang dangshi weiyuanhui*). Celle-ci crée bientôt les deux grands centres de recherche officiels qui occupent ensuite le devant de la scène : le Service de recherche du Comité central sur l'histoire du Parti (*zhonggong zhongyang dangshi yanjiushi*) et le Service de recherches documentaires du Comité central (*zhonggong zhongyang wenxian yanjiushi*). L'année suivante, la résolution adoptée

en juin 1981 par le Comité central dispose que l'histoire demeure subordonnée à un verdict politique, mais peut présenter et analyser, dans ce cadre, des faits, des personnages, des situations et des évolutions. Sont créés notamment l'Institut d'étude de la Chine actuelle (*Dangdai Zhongguo yanjiusuo*), les services d'histoire du Parti de nombreux comités du PCC, diverses associations mémorielles plus ou moins officielles, les différentes académies de sciences sociales et les institutions de recherche universitaires.

Très vite, les publications se multiplient. Les principales revues présentées comme scientifiques sont celles des deux grands centres : pour le premier, dès 1982, la revue *Matériaux pour l'histoire du Parti* (*Zhonggong dangshi ziliao*) et, pour le second, en 1988, *Documents du Parti* (*Dangde wenxian*). Il s'y ajoute un grand nombre de petites revues et de collections documentaires, de diffusion souvent réduite. Les mêmes centres ont également leurs propres maisons d'édition, et les éditeurs « normaux » sont encouragés à publier leurs productions. Mais les tirages les plus élevés dépassent rarement plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, ce qui est peu en Chine : dans une société qui s'intéresse surtout à son sort matériel, la nouvelle « histoire du Parti » est un secteur mineur de l'édition.

Au demeurant, l'objectif est d'abord politique : un grand programme national de publications est lancé, afin d'encenser les dirigeants du nouveau cours. Dès 1980 est fondée une Commission du Comité central pour la collecte des matériaux d'histoire du Parti, qui propose aux « grands survivants » civils de publier leurs mémoires ou d'autoriser la rédaction de leurs biographies. De son côté, la Commission des affaires militaires du Comité central forme des équipes chargées de rédiger les biographies ou d'assister la rédaction des mémoires des principaux commandants : celles du maréchal Nie

Rongzhen, le père de la bombe atomique chinoise, sortent dès 1983 ; la même année, les fameuses Éditions du peuple publient un recueil de biographies des « Personnalités de l'histoire du Parti communiste chinois », qu'elles ne cessent d'éditer ensuite.

Enfin, les archives sont remises en ordre et restructurées à partir de 1993. Les Archives centrales, qui abritent les documents du Comité central, du gouvernement et des principaux dirigeants, demeurent aujourd'hui d'un accès extrêmement difficile pour les chercheurs étrangers, et très surveillé pour les Chinois. Le progrès est donc maigre, encore qu'elles aient également publié d'intéressantes collections de documents. Cependant, les archives sectorielles, provinciales et locales sont à ce qu'il semble moins hermétiquement fermées. L'étude récente sur « la grande famine » de Franck Dikötter citée plus haut est par exemple en large part fondée sur l'exploitation d'archives provinciales et sectorielles (affaires étrangères, santé, affaires intérieures, travaux hydrauliques, etc.). Celles-ci comprennent notamment des instructions adressées par Pékin à ses relais provinciaux, des discours prononcés par les dirigeants centraux lors de leurs tournées régionales et des rapports des différents échelons locaux.

Grâce aux publications des archives et à celles de ceux qui y ont eu accès, on discerne désormais de mieux en mieux le contenu de celles qui demeurent inaccessibles. Il s'agit d'abord d'une masse de papier immense et disparate, dont beaucoup de directives et de rapports, de documents administratifs, de comptes rendus de réunion et de notes de travail. On y trouve aussi des documents plus originaux, comme les biographies conservées par les départements de l'organisation, les brouillons des grands discours (par exemple, quatre-vingt-deux versions préalables du rapport politique de Liu Shaoqi, alors numéro deux du régime, au huitième congrès du PCC de septembre 1956). Il s'y trouve encore

les journaux intimes et le courrier personnel des dirigeants, voire des autocritiques, des aveux et des lettres de dénonciation.

Trop tôt pour de grandes synthèses ?

Un bilan de l'abondante production historique des trente dernières années sur la Chine de Mao met d'abord en évidence le faible nombre des ouvrages, voire des manuels portant sur l'ensemble de la période. L'explication est probablement que, portant inévitablement une signification politique, ils risqueraient soit de marquer quelque originalité de jugement et d'être condamnés par la censure, soit de détailler seulement le discours officiel et ainsi d'ennuyer le lecteur.

Seuls deux ouvrages sérieux ont en effet été publiés sur le continent à propos de la période 1949-1976 : l'un, sans grand relief, de Jin Chunming, spécialiste pourtant réputé, intitulé *Brève Histoire de la République populaire de Chine, 1949-2004* (Zhonghua renmin gongheguo jianshi, 1949-2004), et le deuxième volume en deux tomes, quasi officiel car réalisé par le Service de recherche du Comité central, de *L'Histoire du Parti communiste chinois* (Zhongguo gongchangdang lishi-di-yiquan), qui porte sur les années 1949-1978.

Il est loisible de citer aussi quelques ouvrages collectifs sur l'ensemble de la période. Les plus sérieux, pris en charge par des auteurs de renom, ont été réédités plusieurs fois par les Éditions du Henan, et en 2009 par les Éditions du peuple. Enfin, la catégorie des manuels est tout aussi réduite : on ne peut citer que celui de Hu Sheng, régulièrement réédité depuis 1991, ainsi que quelques compilations.

Il existe cependant une exception très intéressante : la publication par l'Université chinoise de Hong Kong d'une *Histoire de la République populaire de Chine (1949-1981)* (Zhongguo gongchangdang lishi (1949-1981)) en dix gros volumes, dont sept ont déjà paru depuis 2008. Elle

présente la double originalité de traiter non de l'histoire du PCC mais de celle de la Chine, et de publier des auteurs qui sont pour la plupart des universitaires en poste sur le continent mais qui ont été déjà édités à Hong Kong, en particulier Gao Hua, le plus connu et peut-être le plus professionnel. Avec eux s'amorce une entreprise importante et neuve : transporter en partie à Hong Kong la recherche sur la Chine maoïste pour lui donner plus d'ambition intellectuelle et un vocabulaire moins immédiatement compréhensible par le public ordinaire, ce qui réduit la diffusion des ouvrages et l'attention des censeurs du continent. L'avenir seul jugera des résultats de cet effort discret mais substantiel vers la qualité universitaire et l'autonomie intellectuelles¹.

Nombre d'autres ouvrages relativement sérieux ont été en revanche publiés sur le continent à propos de périodes précises : guerre civile de 1946-1949, mouvement des Cent Fleurs de 1957, Grand Bond en avant ou Révolution culturelle. Leur intérêt, on s'en doute, s'élève à mesure qu'ils évitent les jugements tout faits et soulignent les événements ou les situations humaines. Un exemple en est l'ouvrage de Zhang Suhua sur la conférence des Sept Mille qui, pendant le désastre du Grand Bond en avant, au début de l'année 1962, vit Mao manœuvrer avec un talent extraordinaire pour éviter d'assumer la responsabilité du désastre. Réalisé à partir d'une longue enquête, y compris auprès d'anciens participants, l'ouvrage est rempli de détails significatifs. Il fait bien voir, par exemple, l'émotion qui étreint alors Liu Shaoqi et, plus largement, les hésitations d'une couche dirigeante encore dominée par Mao mais qui entend éviter le naufrage du pays. Un autre exemple est

celui de deux ouvrages consacrés à l'affaire Gao Gang, qui fut en 1954 la première purge de l'histoire du régime, et sur laquelle les conclusions officielles sont moins nettes qu'autrefois, ce qui autorise plus de vérité².

Gloire aux vainqueurs : les biographies

La catégorie, la plus fournie et aussi la plus intéressante, des nouvelles publications historiques porte, on s'en doute, sur les vainqueurs de l'après-Mao : ce sont les biographies, les mémoires et les témoignages de toutes sortes.

Trente ans après, l'effort biographique est énorme. Tous les membres de la coalition victorieuse en 1979 ont fait l'objet d'une biographie autorisée, c'est-à-dire répondant à une commande officielle, écrite ou contrôlée par une équipe de chercheurs professionnels et publiée chez un grand éditeur. Les plus célèbres ont également été honorés par la publication de leurs « œuvres » ou « discours », voire de « chronologies » et, pour certains (tel le maréchal Chen Yi³), de leurs « poésies ». Ils inspirent aussi des biographies plus commerciales et des témoignages, qui peuvent apporter des détails intéressants. Au total, le maréchal Peng Dehuai a inspiré plus de vingt ouvrages différents⁴. Mais les grandes biographies autorisées, généralement publiées par les Éditions

(2) Parmi ces deux ouvrages, l'un a pour co-auteur son secrétaire de l'époque : voir Zhao Jialiang et Zhang Xiaoji (2008). Gao Gang (1895-1954) aura été un personnage original et brillant : chef de guérilla devenu patron de la Mandchourie dès 1948, Mao a imaginé en 1952-1953 en faire son successeur en lieu et place de Liu Shaoqi, avant de l'abandonner à la vindicte de tous ses adjoints.

(3) Grand ancien du PCC, devenu en 1958 le ministre des Affaires étrangères de Zhou Enlai, Chen Yi (1901-1972) fut un personnage très original, tant par sa carrière très riche et ses goûts culturels, que par ses rapports à la fois chaleureux et orageux avec Mao et par sa lucidité précoce sur la catastrophe engendrée par le maoïsme.

(4) Peng Dehuai (1898-1974) fut l'un des très grands chefs de guerre du communisme chinois, rival de toujours de Lin Biao. Mao, qui le respectait et le détestait à la fois, le chargea de diriger les troupes chinoises en Corée puis l'ensemble de l'armée jusqu'en 1958, avant de le punir pour son opposition au

(1) Xianggang zhongwen daxue dangdai zhongguo wenhua yanjiuzhongxi (Research Center for Contemporary Chinese Culture, The Chinese University of Hong Kong) (dir.), *Zhongguo gongchandang lishi (1949-1981)* (Histoire de la République populaire de Chine).

du peuple, demeurent les plus complètes : ainsi celles de Mao par Pang Xianzhi et Jin Chongji, de Zhou Enlai et de Chen Yun¹.

Cette littérature biographique présente cependant le défaut d'être non seulement orthodoxe, mais également apologétique. Chaque auteur s'emploie à faire valoir « son » personnage, en mettant en évidence ses apports à la « ligne juste » ou les arguments qui réduisent ou excusent ses « erreurs ». Le style est souvent ampoulé ou larmoyant, les révélations sont rares et les problèmes historiques généralement mis de côté : le fait est particulièrement regrettable pour des hommes de qualité comme Zhang Wentian et Wang Jiaxiang, qui ne figuraient pas parmi les compagnons de Mao Zedong².

Les personnages supposés « diaboliques » qui avaient profité de la Révolution culturelle pour conspirer, comme Lin Biao et les membres de la Bande des quatre, jugés indignes d'une biographie officielle, sont abandonnés aux « journalistes historiens ». Ceux-ci les peignent en noir, mais parviennent parfois aussi à leur donner un certain relief humain : par exemple, Ye Yonglie décrit assez bien la misère affective de Jiang Qing durant son enfance ou les hésitations politiques du jeune Zhang Chunqiao au cours des années 1930³.

Grand Bond en avant et de le laisser croupir dans l'exil puis la prison, et finalement mourir dans un camp de travail.

(1) Si la carrière riche et tortueuse de Zhou Enlai (1898-1976), le Premier ministre de Mao qu'un diplomate gaulliste appela un jour le « patricien en sandales », est très connue, on connaît trop peu celle, tout aussi complexe, de Chen Yun (1905-1996), homme politique lucide et économiste réaliste, qui fit tout pour servir son pays et pour survivre au danger d'avoir raison avant de fournir une aide décisive quoique souvent rétive à Deng Xiaoping en vue de fonder la « deuxième Chine populaire » après 1979.

(2) Zhang Wentian (1900-1976) et Wang Jiaxiang (1906-1974) sont deux personnalités très originales, meilleurs intellectuels qu'hommes d'action, qui ont joué un rôle important avant l'accession (qu'ils avaient favorisée) de Mao à la direction du PCC à la fin des années 1930, et dont ensuite le même Mao a réduit le rôle avant de purger le premier et de marginaliser le second.

(3) Plumitif shanghaien rallié à la cause communiste à la fin des années 1930, Zhang Chunqiao (1917-2005) a fait car-

Plaidoyers *pro domo* et apports à l'histoire : les mémoires

Les mémoires déçoivent aussi, mais moins que les biographies. Il nous manque certes, ceux des dirigeants les plus importants et des personnalités les plus affirmées, comme Chen Yun, Peng Zhen⁴ ou le maréchal Chen Yi, dont les carrières ont été longues et accidentées. En outre, ceux dont nous disposons ont souvent été bâclées ou gâchées par la prudence politique et la vanité personnelle. Mais le passage du temps a, en la matière, favorisé une détente relative : ainsi, les mémoires de Nie Li, publiés en 2006, sont plus intéressants que ceux de son père Nie Rongzhen⁵, parues plus de vingt ans auparavant.

Quelques témoignages précis et réfléchis apportent aussi immensément : par exemple, ceux de Bo Yibo et Yang Shangkun, deux dirigeants très bien placés pour être informés, le premier sur les débats politiques et le second sur les arcanes du pouvoir, sont absolument essentiels à toute recherche sérieuse⁶. Quelques autres volumes sont des récits assez personnels et précis sur divers incidents historiques⁷.

rière dans l'appareil de la propagande de Shanghai, puis est devenu l'adjoint de Jiang Qing durant la Révolution culturelle. Il manqua de peu le poste de Premier ministre avant la mort de Mao en 1976.

(4) Peng Zhen (1913-1997) fut l'un des adjoints directs de Liu Shaoqi. Il dirigea ensuite la mairie de Pékin de 1949 à 1966 et s'imposa comme l'adjoint de Deng Xiaoping à la tête de l'appareil du Parti. Incarcéré pendant plus de dix ans, cet habitué des prisons refusa d'avouer ses prétendus crimes et, dès son retour au pouvoir en 1979, se fit l'un des cofondateurs de la « deuxième Chine populaire ».

(5) Nie Rongzhen (1899-1992), l'un des dix grands maréchaux de l'Armée rouge, fut notamment le père de la bombe atomique chinoise.

(6) Bo Yibo (1908-2007) et Yang Shangkun (1907-1998), deux des membres les plus brillants du Bureau politique, jouèrent chacun un rôle d'homme orchestre, le premier dans l'économie et le second dans l'administration du Comité central, avant d'être purgés par la Révolution culturelle et de jouer un rôle important après 1979.

(7) Citons, par exemple, ceux de Fu Chongbi, Wu De ou Wang Dongxing, tous trois responsables de l'appareil militaire, civil et policier et qui furent des acteurs significatifs de la Révolution culturelle.

De plus, la déception est apaisée par la publication à Hong Kong de volumes intéressants venus de l'intérieur de la Chine : non pas tant les souvenirs de Zhao Ziyang ou Deng Liqun¹, portant principalement sur la période postérieure à 1976, ou ceux de Chen Boda², qui ne sont pas vraiment rédigés, mais ceux de Wang Li et de Nie Yuanzi, deux radicaux qui jouèrent un vrai rôle durant la Révolution culturelle, et plus encore les deux volumes du général Wu Faxian³, l'un des compagnons de Lin Biao, qui comprennent notamment un témoignage lucide sur les batailles factionnelles à la fin des années 1960.

Il faut encore noter des mémoires de dirigeants régionaux ou locaux publiés à Hong Kong ou surtout en Chine même⁴. Aucun de ces témoignages n'est fondamental, mais tous sont utiles, notamment en ce qu'ils font voir les rapports délicats des provinces avec Pékin.

Ces ouvrages, même ceux publiés à Hong Kong, demeurent prudents et pudiques. Leurs auteurs taisent le plus souvent les origines affectives ou sociales de leur engagement révo-

lutionnaire et les souffrances qu'ils ont subies et fait subir à leur entourage. Leur personnalité profonde reste donc beaucoup moins bien connue que leur activité publique.

Tous témoins...

Heureusement, les insuffisances des biographies et des mémoires sont en partie compensées par le nombre des témoignages qui émanent des collègues, des amis et des parents. Ils se comptent par milliers, publiés dans des ouvrages collectifs, des recueils et des revues de toutes sortes.

C'est probablement dans la collecte de ces multiples témoignages de détail que les centres de recherche officiels auront été le plus utiles. Ils ont en effet multiplié les occasions pour recueillir les souvenirs des acteurs du passé, organisant ici un colloque, là un séminaire, puis publiant un article de résumé. C'est ainsi que les souvenirs de Yang Shangkun, longtemps concentrés sur la période antérieure à 1949, se sont élargis de façon très significative aux années suivantes dans de nombreux articles de revues. Ainsi, également, Hua Guofeng⁵, le successeur désigné par Mao que Deng Xiaoping écarta au début des années 1980, n'a pas publié de souvenirs, mais il a laissé paraître un entretien et a fait des confidences qui ont été rapportées ici ou là.

Les témoignages nombreux qui émanent des anciens collègues ou subordonnés sont souvent stéréotypés. En revanche, certains des « intellectuels organiques », dont les dirigeants s'attachaient les services, ont la mémoire longue et riche : c'est le cas notamment de Wu Lengxi, un journaliste devenu patron de l'agence

(1) Avant 1976, Zhao Ziyang (1919-2005), aujourd'hui célèbre pour avoir perdu sa charge de secrétaire général du Parti pendant la crise de mai-juin 1989, n'était qu'un cadre provincial efficace et ambitieux ; Deng Liqun (1915- ?), qui devait figurer comme une sorte de butte témoin du conservatisme communiste dans les années 1980, fut le secrétaire politique de Liu Shaoyi ainsi que l'un des « intellectuels organiques » de la direction du PCC dans les années 1950 et 1960.

(2) Chen Boda (1904-1989), d'abord secrétaire politique de Mao Zedong, devint un dirigeant de premier plan de la Révolution culturelle, avant de choisir le camp de Lin Biao et d'être éliminé dès 1970. Ses facilités intellectuelles et sa servilité l'avaient porté très haut, mais sa vanité et sa maladresse le perdirent finalement.

(3) Wu Faxian (1915-2004), ancien combattant de l'Armée rouge, devint commandant de l'aviation en 1965 et entra au Bureau politique du PCC en 1969, avant d'être éliminé après l'échec de Lin Biao en 1971.

(4) Citons, à Hong Kong, les mémoires de Ding Sheng (1913-1999), le responsable de la région militaire de Nankin, et surtout de Xu Jingxian (1933- ?), le cinquième homme de la Bande des quatre, tous deux purgés en octobre 1976 ; en Chine même, les souvenirs de nombreux dirigeants provinciaux, souvent très convenus mais jamais inutiles, dont deux de Shanghai, Yang Fan et Chen Pixian.

(5) Longtemps dirigeant local du Hunan et responsable du pays natal de Mao, donc l'un de ses favoris, Hua Guofeng (1921-2008) a été affecté à Pékin en 1970 et est entré au Bureau politique en 1973. Son acte de gloire a été de s'imposer comme successeur à la faveur des disputes factionnelles du début de l'année 1976 et surtout de son rôle décisif dans le coup d'État contre la Bande des quatre. Mais il a été évincé du pouvoir quelques années plus tard.

Chine nouvelle, qui a précisément témoigné de l'évolution des relations sino-soviétiques, et plus encore de Li Rui, auteur d'un extraordinaire récit du plenum de Lushan, au cours duquel le maréchal Peng Dehuai fut purgé. Des interprètes du russe rapportent aussi les épisodes saillants des rapports avec Staline : ainsi Shi Zhe raconte-t-il la mémorable bouderie de Mao Zedong à Moscou pendant l'hiver 1949-1950 ; et les récits nombreux de Yan Mingfu sont devenus une source fondamentale pour l'étude de la diplomatie de Zhou Enlai.

La contribution des anciens secrétaires est plus utile encore, car ils jouaient un rôle concret et permanent auprès des responsables de tout calibre. Eux aussi ont publié des souvenirs intéressants, quoique rarement complets. Ainsi, Ye Zilong, l'homme à tout faire du président, est demeuré silencieux sur la partie la plus discrète de sa vie personnelle : sa boulimie sexuelle et l'utilisation des sommes énormes que lui rapportaient ses droits d'auteur. En revanche, l'un des secrétaires de Lin Biao, Zhang Yunsheng, a laissé un tableau saisissant de l'atmosphère qui régnait à la fin des années 1960 autour d'un « fidèle compagnon d'armes », qui vivait dans l'obscurité, se droguait pour calmer ses douleurs, brutalisait son épouse et ne pouvait plus concentrer son attention que quelques dizaines de minutes par jour.

Les témoignages des anciens secrétaires sont si précieux que, chaque fois qu'un nouveau programme de recherche est entrepris, ils sont appelés à la rescousse – et avec eux tout le petit peuple des infirmières (dont Zhang Yufeng, la dernière maîtresse de Mao), des personnels de service et autres gardes du corps. Tous sont désireux de parler et beaucoup ont des détails à rapporter.

Du temps perdu pour s'aimer ?

Les récits qui émanent des familles sont également une source historique fondamentale. Outre l'affection, l'intérêt les guide, car les

« fils de princes » qui dominent aujourd'hui la scène chinoise doivent largement leur position au prestige de leurs pères. Ils l'entretiennent donc en protégeant leurs mémoires. Parfois, cependant, le dossier est difficile à plaider, comme celui de Li Jingquan, le potentat du Sichuan. Son fils lui demanda un jour pourquoi il avait laissé sa population mourir de faim durant le Grand Bond en avant : il reconnut qu'il avait simplement cédé à la demande de Zhou Enlai d'expédier son grain par priorité aux grandes villes du pays.

La masse des témoignages de descendants est inévitablement très inégale. Souvent, c'est le souci de ne pas trop en dire qui limite le récit. Par exemple, Li Min, la première des deux filles de Mao, ne détaille guère les méchancetés de sa belle-mère Jiang Qing, et les enfants de Liu Shaoqi n'insistent pas sur la dureté de leur père. Zhu Min, la fille de Zhu De, gomme les souffrances qu'elle endura quand, éloignée en URSS pendant les années 1930, elle fut ensuite enfermée dans un camp nazi ; puis elle marcha jusqu'à Moscou à travers l'URSS dévastée par la guerre. Mais rares sont les récits totalement inutiles et il y a de bonnes surprises.

Ainsi Luo Diandian, l'une des filles de Luo Ruiqing, ancien ministre de la Sécurité puis chef d'état-major, jette un regard lucide sur la société des dirigeants, et décrit leurs vacances d'été sur la plage de Beidaihe. Chen Renkang, le fils d'un général sorti du rang, raconte avec une tendre lucidité la vie de famille en milieu militaire et les rapports difficiles entre ses parents : sa mère finit par divorcer et son père se consola avec son infirmière.

Le sort des épouses de ces héros est, dans cette littérature du souvenir, ce qui émeut le plus le lecteur. D'abord, bien sûr, parce que la plupart, pour survivre durant les années de guerre civile, ont dû montrer un courage exceptionnel, et tout simplement avoir beaucoup de chance. Certaines d'entre elles ont

contracté des problèmes psychologiques graves dans l'atmosphère imprévisible et violente qui régnait au sommet du Parti : au moins deux épouses de dirigeants importants, en l'occurrence Lin Boqu et Lu Dingyi, ont expédié des lettres anonymes aux ennemis de leur époux¹. Pour toutes, la vie fut dure dans un milieu où le pouvoir se conjugait au masculin.

Quelques-unes, pourtant, étaient trop fières pour prendre la plume, telle Cai Chang, une militante du début, ou Deng Yingchao, l'épouse parfaite de Zhou Enlai. Celle-ci n'a pourtant pas caché à ses familiers que son mari l'avait privée de la carrière qu'elle méritait. Kang Keqing, la femme soldate du maréchal Zhu De, a publié des mémoires plus que prudents, mais dans lesquels elle révèle au passage qu'elle avait d'emblée pris la décision de se faire stériliser pour éviter les risques mortels de l'enfantement dans la guérilla.

Deux épouses de grands anciens ont au contraire laissé des mémoires originaux. Liu Ying, l'épouse du remarquable Zhang Wentian, a ressenti auprès de lui plus d'admiration que de regrets, comme Zhu Zhongli, l'épouse de Wang Jiaxiang, qui finit elle aussi par sacrifier sa carrière. D'autres, également cultivées, courageuses et brillantes, se sont aussi contentées de plus ou moins bon gré du rôle qui leur était offert – surveiller la santé physique de leur mari et tenir la maison. Ce fut le cas de Wang Guangmei, la belle et intelligente épouse de Liu Shaoqi, et de Zhuo Lin qui fut dans sa jeunesse une athlète de haut niveau et l'une des premières jeunes filles ayant réussi le concours d'entrée à l'Université de Pékin, avant de se rendre à Yanan et de s'y faire quasiment enlever par le brillant Deng Xiaoping.

(1) Lin Boqu (1888-1960), ancien du mouvement nationaliste chinois passé au communisme, a surtout occupé des postes honorifiques après 1949. Lu Dingyi (1906-1996) eut une carrière longue et riche au Parti communiste. Elle lui valut la direction du département de la Propagande au début des années 1950, mais il perdit de l'influence par la suite.

Une deuxième catégorie, probablement plus fournie, comprend les femmes que leur mari rendit plus ou moins malheureuses. Certaines le firent savoir. L'épouse de Peng Dehuai, Pu Anxiu, se désolidarisa publiquement de lui pour ne pas être entraînée dans sa disgrâce. Bien d'autres également se plaignirent des brutalités et de l'égoïsme de leur seigneur et maître : par exemple, Ye Qun, la dernière épouse de Lin Biao, qui la battait, et Jiang Qing, qui dut supporter très tôt les infidélités de Mao. Nous possédons deux témoignages particulièrement émouvants d'épouses mécontentes : Zeng Zhi, dont les disputes avec son mari Tao Zhu étaient légendaires, et Shi Lan, la femme d'un dirigeant provincial connu pour son énergie et ses idées simples, Shu Tong, qu'elle soutint dans sa détresse politique, mais qui finit sa vie avec son infirmière².

Et les victimes ?

On l'aura deviné : le climat politique et l'intérêt distrait d'une large partie des lecteurs expliquent que les victimes des trente premières années du communisme en Chine, pourtant immensément nombreuses, sont fort peu présentes à l'esprit des anciens acteurs, des témoins et de leurs historiens³. Certains dirigeants ont eu les paroles qu'il fallait durant la famine du début des années 1960, et quelques-uns ont murmuré des excuses après la Révolution culturelle, en général à l'intention d'amis et de collègues trahis ou négligés. Aucun n'a pourtant publié de véritable réflexion sur les

(2) Cadre expérimenté, Tao Zhu (1908-1969) fut un dirigeant important du Sud de la Chine après 1949. Appelé dans la direction centrale, il se laissa piéger par Jiang Qing au début de la Révolution culturelle et mourut peu après d'un cancer foudroyant, abandonné par son épouse qui préférait s'occuper de leur fille. Shu Tong (1905-1998) fut un cadre dirigeant de Chine de l'Est et du Shandong après 1949.

(3) Risquons quelques chiffres possibles : une mortalité politique d'environ dix millions, une mortalité carcérale d'environ cinq millions et le décès d'environ quarante millions de personnes dû aux famines.

fautes commises collectivement. L'explication est simple : nous sommes en face d'une histoire de nature officieuse, qui ne peut s'éloigner trop du cadre qui lui est alloué.

Cependant, il existe désormais des raisons de penser que cette histoire officieuse n'est plus totalement hégémonique. Il faut insister sur ce point, car le phénomène est nouveau et peut-être porteur d'avenir. D'une part, indépendamment des témoignages des responsables politiques et militaires, des mémoires, souvenirs ou autobiographies ont été publiés par des écrivains, des artistes, des intellectuels, d'anciens « droitiers » et des « personnalités démocratiques », qui permettent d'appréhender une autre face de l'histoire politique chinoise. D'autre part et surtout, il faut souligner l'apparition, depuis une quinzaine d'années, d'une « histoire du peuple » centrée sur les petites gens. Elle est souvent le fait d'individus ordinaires, qui collectent des témoignages et des matériaux : enquêtes, souvenirs, histoires d'une famille, d'un village ou d'un événement local, etc. À la différence de l'histoire officielle, cette histoire néglige les synthèses historiques, les luttes de pouvoir ou l'évocation des grands hommes politiques. Elle se fonde essentiellement sur les récits que fournissent de simples citoyens, sur leurs expériences personnelles ou sur la vie quotidienne de leurs semblables.

Ces sources permettent à des écrivains ou journalistes de s'attaquer à des sujets sensibles, souvent ignorés des historiens professionnels. Écrivain originaire du Gansu, Yang Xianhui a par exemple rencontré des survivants du camp d'éducation par le travail (*laojiao*) de Jiabian-gou, en plein désert. Pour éviter la censure, il a transformé ses interviews en nouvelles littéraires, qu'il a publiées une par une dans la *Revue shanghaienne de littérature* (Shanghai Nenxue)¹.

(1) Yang Xianhui, *Jiabiangou jishi* (Récits sur la vallée de Jiabian-gou), Shanghai, Shanghai wenyi chubanshe, 2003, rééd.

Ces nouvelles rapportent le terrible destin de trois mille « droitiers », dont la majorité périt en raison des traitements brutaux, d'un climat rude et de la malnutrition, conséquence du Grand Bond.

Il existe d'autres enquêtes comparables. Ainsi, le journaliste Chen Bing'an a consacré vingt-deux années à enquêter sur la fuite massive des paysans cantonais vers Hong Kong en 1962². Un autre journaliste, Xie Chaoping, a découvert par hasard des centaines de plaintes rédigées par des victimes du transfert de population provoqué par l'achèvement en 1959 du réservoir de Sanmenxia sur le fleuve Jaune. Sur la base de ses enquêtes de terrain, il a rédigé un ouvrage intitulé *Le Grand Transfert (Daqianshe)* qui met au jour les injustices subies par cette population sinistrée³. Plus connu encore est un ancien journaliste de l'agence Chine nouvelle, Yang Jisheng, dont le père avait été emporté par la Grande Famine de 1959-1962, et qui a conduit, pendant de longues années, des enquêtes systématiques dans les régions les plus touchées. Il en a tiré profit en publiant à Hong Kong en 2008 une histoire monumentale intitulée *Stèle funéraire*⁴.

En dehors des intellectuels, un nombre croissant de simples citoyens participent à ce mouvement. Ainsi, Pan Yongxiu et Zheng

Canton, Huacheng chubanshe, 2008. Ce recueil de nouvelles a été réédité à plusieurs reprises et par différentes maisons d'édition. Il a été traduit dans plusieurs langues étrangères. La version française est parue il y a deux ans : Yang Xianhui, *Le Chant des martyrs*, trad. de l'angl. par Patricia Barbe-Girault, Paris, Balland, 2010. Yang a également interviewé beaucoup d'« orphelins de la famine » dans la préfecture de Dingxi du Gansu. Il a publié une série de nouvelles ensuite réunies en un ouvrage : *Dingxi gu'eryuan jishi* (Souvenirs sur l'orphelinat de Dingxi), Canton, Huacheng chubanshe, 2007.

(2) Chen Bing'an, *Dataogang : Zbongguo gaige kaifang de cunshengzhen* (La grande fuite vers Hong Kong : aiguillon de la réforme et de l'ouverture chinoises), Canton, Guangdong renmin chubanshe, 2010.

(3) Xie Chaoping, *Daqianshe* (Le grand transfert), publié en supplément par la revue *Étincelles (Huobua zazhi)*, 2010.

(4) Publié en septembre 2012 sous le titre *Stèles : grande famine en Chine (1958-1961)*, trad. du chinois par Louis Vincennes et Sylvie Gentil, Paris, Éd. du Seuil, 2012.

Yuzhuo, les deux éditeurs de *Souvenirs sur les difficultés des trois années 1959-1961*, ont reçu, de toutes les régions de Chine, des milliers de témoignages sur la Grande Famine¹. En outre, des témoignages ont été publiés dans diverses revues d'histoire ou mis en ligne sur des sites Internet.

Le recueil de matériaux historiques est une activité de plus en plus répandue. Ainsi, le rédacteur en chef de la revue *Chronique des descendants des anciens empereurs Yan et Huang*, Xu Qingquan, a mis sur pied en 2004 un comité pour la collecte de correspondances familiales. Plus de soixante-dix mille pièces ont été réunies, datées de la dynastie des Qing jusqu'à nos jours. Au Sichuan, Fan Jianchuan se consacre à la création de musées privés sur la Révolution culturelle. Ces derniers abriteraient déjà deux millions de pièces, dont une grande quantité d'autocritiques et de courriers familiaux².

Enfin, des sites Internet se sont engagés dans le sauvetage des témoignages du passé. Quelques adresses méritent particulièrement d'être mentionnées. La revue *Chronique des descendants des anciens empereurs Yan et Huang* publie sur son site des écrits qui n'ont pu trouver place dans la version imprimée (<http://www.yhcqw.com/>). La base de données des Archives de l'histoire du peuple, créée par le Centre de documentation de l'Université chinoise de Hong Kong, se donne pour vocation de collecter et de cataloguer « les souvenirs personnels des individus sur la vie du peuple ». Elle contient en outre

des collections de presse (<http://mjls.usc.cuhk.edu.hk/>). La base de données thématique créée par des Chinois résidant aux États-Unis, « China Famine, 1959-1961 », recueille systématiquement les matériaux en rapport avec ces trois années de famine (<http://www.yhcw.net/famine/>). Le « China Observer » est un site militant créé par la Fondation de la recherche sur le Laogai, la « réforme par le travail ». Il possède deux bases de données thématiques : le musée des Antidroitiers et le musée de la Révolution culturelle (<http://www.observechina.net>).

Les travaux mis en ligne par les sites installés à Hong Kong ou aux États-Unis se fondent souvent sur des textes publiés dans divers périodiques, publications en série ou sites Internet de Chine continentale. On y trouve par exemple des rubriques consacrées aux jeunes instruits victimes de la Révolution culturelle ou sur le monde rural qu'ils ont connu à cette occasion. En sens inverse, les internautes chinois téléchargent souvent des textes depuis des sites hong-kongais ou étranger et les colent ensuite dans leurs blogs.

Étrangement, cette « histoire du peuple » est jusqu'à présent plus ou moins clairement autorisée. Il n'est pas facile pour les autorités de tracer une frontière nette parmi les souvenirs du passé, encore moins de contrôler les représentations de chacun sur un événement collectif. En outre, un certain pluralisme de valeurs se manifeste, qui favorise la participation des citoyens à l'écriture de leur histoire.

Des progrès limités mais incontestables

Si l'on met à part ces sources « populaires » prometteuses mais encore difficiles à évaluer, que conclure sur les nombreuses sources plus ou moins officielles qui nous sont ouvertes par la nouvelle politique des autorités ?

Tout d'abord, évidemment, que les marges d'ignorance sont encore importantes. Nombre de

(1) Pan Yongxiu et Zheng Yuzhuo, *Sannian kunnan jishi, 1959-1961* (Souvenirs sur les difficultés des trois années, 1959-1961), Pékin, Éd. ouvrières, 2009. Sur les souvenirs des petites gens pendant la Révolution culturelle, voir par exemple Feng Jicai, *Yibaige ren de shinian, 1966-1976* (Les dix ans vécus de cent personnes, 1966-1976), Nankin, Jiangsu wenyi chubanshe, 1997.

(2) Liu Fang, « Lishi zhong de "women" – Dangdai Zhongguo de minjian xieshezhe » (« Nous » dans l'histoire – Les participants à l'écriture de l'histoire du peuple dans la Chine d'aujourd'hui), *Liaowang dongfang zhoukan* (Hebdomadaire de vue de l'Orient), 2, 2011.

publications locales ou professionnelles nous sont encore inconnues, en même temps que les conditions apparemment très variables d'accès aux archives secondaires. En outre, nous ne connaissons pas le détail des programmes officiels de publication, d'autant que ceux-ci évoluent à des rythmes très différents suivant les changements politiques survenant au sommet. Ainsi, comme tout indique que Xi Jinping devrait succéder à Hu Jintao à la tête du régime en 2012, il n'est pas très risqué de prévoir que les publications devraient se multiplier sur son père Xi Zhongxun, qui fut l'un des adjoints les plus efficaces de Zhou Enlai, ainsi que sur sa guérilla d'origine, celle du Shaanxi septentrional ; et que des documents nouveaux pourraient paraître sur l'affaire Gao Gang, à laquelle Xi Zhongxun fut mêlé de près¹.

En outre, on a toutes les raisons de penser que certains manuscrits attendent d'ores et déjà le feu vert des autorités : par exemple, le journal de Yao Wenyuan, le plus jeune des membres de la Bande des quatre², dont des extraits ont été cités plusieurs fois par nos sources, et celui de Li Peng, le Premier ministre qui ordonna la reprise sanglante de la place Tiananmen en 1989, dont la publication à Hong Kong a été bloquée en 2010³.

(1) Xi Zhongxun (1913-1992), l'un des chefs de la guérilla communiste dans le Shaanxi septentrional, fut après 1949 un dirigeant du Nord-Ouest puis un brillant vice-Premier ministre et secrétaire général du gouvernement jusqu'à son élimination précoce en 1962. Revenu sur la scène en 1979, il ne reçut pas le poste important auquel il aurait pu prétendre et fit connaître son opposition au massacre de juin 1989 avant de quitter la scène.

(2) Yao Wenyuan (1931-2005), fils d'un écrivain nationaliste, se fit remarquer dans les années 1950 par des articles appelant à la répression, et devint durant la Révolution culturelle l'adjoint de Zhang Chunqiao puis le tsar de la propagande, avant de tomber victime du coup d'État d'octobre 1976.

(3) Li Peng (1928- ?), fils d'un « martyr révolutionnaire », fit partie des enfants protégés par Zhou Enlai et bénéficia de l'éducation qui leur était réservée, notamment en URSS. Après 1979, il connut une carrière accélérée, qui en fit l'un des plus importants dirigeants chinois pendant les années 1980 et 1990.

L'examen des nouvelles sources disponibles donne à penser qu'utilisées avec précaution, elles constituent un apport incontestable. D'abord, elles augmentent massivement la quantité des informations disponibles : documents d'archives, textes gouvernementaux, discours politiques, résumés de sessions du Bureau politique, correspondances, entretiens personnels, scènes privées. Si leur importance ou leur originalité ne sont pas toujours évidentes, le mensonge ou l'oubli volontaire sont beaucoup moins fréquents que par le passé.

On ne sera pas surpris que la paperasse produite par un régime totalitaire concerne moins l'effet social des directives d'en haut que leur fabrication et surtout leurs auteurs. Nous apprenons comparativement peu de choses nouvelles sur la société chinoise, mais beaucoup plus sur le circuit de la décision, du bureau de Mao Zedong aux instances centrales et provinciales. Et nous en apprenons encore plus sur la société des dirigeants, leurs personnalités et leurs disputes. On perçoit assez bien, par exemple, l'atmosphère lourde et jalouse qui règne derrière les Murs rouges de Zhongnanhai, l'enclos impérial.

Au sommet, donc, un président dont le malheur privé influence de plus en plus au fil des années le comportement. Ses frasques sont évoquées discrètement, mais l'échec de sa vie familiale transparaît dans les sources, et plus nettement encore sa détestation pour le climat de la Chine du Nord et le climat social des Murs rouges. Il passe donc une partie croissante de son temps dans son train spécial ou dans de luxueuses résidences de province. Il est alors accompagné de secrétaires et rencontre des responsables qui ont laissé de précieux témoignages.

Le reste du temps, le président travaille et reçoit à son bureau qu'il fait bientôt placer à la piscine des Murs rouges, car il nage pour vivre plus longtemps. Méfiant de tout et de tous, il est aux aguets : « Alors, quoi de neuf ? », com-

mence-t-il toujours par demander à ses visiteurs. Et ses gardes, ses secrétaires et les proches du moment (Kang Sheng surtout à partir du début des années 1960) le tiennent au courant de tout, affaires privées comprises : on le voit par exemple intervenir pour défendre auprès de ses parents les projets scolaires d'une fille de Liu Shaoqi.

Il a de quoi s'inquiéter. Le système bureaucratique de plus en plus lourd rend difficile la direction autocratique et féodale que Mao entend pratiquer. Il peut difficilement réduire le pouvoir du Bureau de gestion et du secrétariat du Comité central qui gèrent le Parti au jour le jour sous le regard de Liu Shaoqi – sauf à les détruire, comme il s'y résoudra finalement en lançant la Révolution culturelle, causant ainsi un désordre qu'il n'aimera guère plus.

La chronique des agacements et des soupçons du président est alimentée par l'évolution insensible de l'élite aristocratique qu'il dirige. C'était à l'origine une chevalerie enthousiaste et divisée, et donc doublement facile à diriger. Mais elle est progressivement devenue une société de dirigeants fiers et heureux, satisfaits de leurs prébendes et moins préoccupés de leurs rivalités que d'assurer l'avenir de leurs enfants. Comment ce président si solitaire ne serait-il pas immensément jaloux de ces bonheurs familiaux, de ces femmes brillantes et belles et de ces enfants joyeux ?

Malgré leurs silences et leurs conventions, les sources font voir de nettes différences parmi les hauts dirigeants : Liu Shaoqi, effroyable travailleur, terriblement rigide en famille mais toujours amoureux de sa sixième compagne, Wang Guangmei ; Zhou Enlai, le Premier ministre idéal, brillant et élégant, mais autoritaire avec les inférieurs et terrorisé par Mao Zedong ; Chen Yun, le vieux communiste connaissant si bien les méthodes de Mao qu'il attendra sa mort pour donner un sens politique à sa rigueur économique ; ou bien Kang Sheng, calligraphe

distingué mais politicien pervers. D'autres dirigeants trouvent aussi un relief inattendu : ainsi, Tao Zhu, l'ambitieux patron de Canton, et Ke Qingshi, le seul dirigeant du Parti communiste chinois qui ait rencontré Lénine, que son ambition tardive et sa haine pour Liu Shaoqi conduisirent à mettre Shanghai au service des projets maoïstes¹.

Du nouveau sur les « dissidents » régionaux et locaux

À la multitude de petits faits précis ou de souvenirs d'ambiance que l'on attend d'une histoire officielle s'ajoutent des ouvertures originales sur les théâtres régionaux et locaux d'un immense pays.

Ces théâtres ont en effet abrité différentes variétés de divergences par rapport au « centre ». En général peu consultés sur les grandes décisions, les responsables régionaux et *a fortiori* provinciaux ou locaux pouvaient cependant manifester leur opinion, en modulant leur application des directives centrales. Les mémoires et les biographies de ces responsables relatent donc leurs efforts pour éroder les politiques qui menacent les intérêts de leurs administrés, voire les négliger, et le prix considérable qu'ils ont souvent dû payer pour leur audace. Ces sources éclairent ainsi le mécanisme des rapports entre le centre et les régions, le déroulement de la vie politique régionale et la machinerie de la répression.

Quand elle entreprend de combattre ces résistances, la direction centrale les nomme « localistes ». C'est à ce titre que des cadres du Guangdong natifs de la province, dont Ye Jianying, furent critiqués pendant la réforme agraire de 1951-1952, pour avoir fait valoir une

(1) Ancien cadre de la guérilla durement frappé par la campagne de rectification de 1942-1943, Ke Qingshi (1902-1965) n'eut de cesse, après son accession à la direction de Shanghai en 1954, de flatter Mao et de servir ses manœuvres.

« spécificité cantonaise » en faveur de certaines catégories de propriétaires fonciers¹. Cette plaie mal fermée allait être rouverte en 1957, par la découverte d'une « clique localiste anti-parti » conduite par deux vice-gouverneurs d'origine cantonaise, dont un ancien dirigeant de la guérilla de l'île de Hainan. Cette seconde campagne entraîna le limogeage de plus de vingt mille cadres autochtones².

Les événements survenus à partir de 1957 occasionnèrent aussi un nombre important de divergences provinciales et de dissidences locales. Certains responsables de l'Anhui et surtout du Henan et du Zhejiang furent plus ou moins durement punis au cours de l'hiver 1957-1958, pour avoir manqué d'enthousiasme à l'égard du mouvement antidroitier et du Grand Bond en avant. Mais les sources documentent plus encore les dissidences locales qui se manifestèrent à partir de la fin de l'année 1958. C'est alors, en pleine mobilisation économique, que Deng Zili, cousin germain de Deng Xiaoping et secrétaire du comité du parti de la préfecture de Luzhou au Sichuan, et Zhang Kaifan, vice-gouverneur de la province de l'Anhui, prirent chacun de leur côté des dispositions incroyablement courageuses pour l'époque : fermeture de cantines, restitution des lopins de terre aux paysans, fixation de contrats forfaitaires par équipes villageoises et réouverture des marchés libres. Ils furent ensuite étiquetés comme « opportunistes de droite ». Dans ses mémoires, Deng Zili a révélé l'extrême misère et le cannibalisme auxquels furent acculés les

paysans du Sichuan durant la Grande Famine³. De son côté, Zhang Kaifan évaluait à cinq millions le nombre des décès causés par la catastrophe alimentaire dans la province de l'Anhui en 1959-1961, soit environ 15 % de sa population⁴.

D'autres cadres régionaux subirent le contrecoup de la relance par Mao de la lutte de classe au célèbre dixième plenum du huitième congrès du Parti tenu à l'automne 1962⁵. Promoteur de mesures de semi-décollectivisation, le vice-gouverneur du Hebei, Hu Kaiming, fut révoqué de ses fonctions⁶. Au Sichuan, des cadres de la Ligue de la jeunesse entreprirent en vain de révéler aux autorités centrales la vérité sur les mortalités massives et d'ébranler la position hégémonique du premier secrétaire provincial, Li Jingquan⁷. Mao lui-même dénonça un comptable de brigade, qui avait révélé la catastrophe alimentaire dans un district du Shaanxi⁸. Par la suite, la répression

(3) Deng Zili, *Kanke renshe* (Une vie tumultueuse), Chengdu, Sichuan wenyi chubanshe, 2000.

(4) Zhang Kaifan, *Zhang Kaifan huiyilu* (Les mémoires de Zhang Kaifan), Hefei, Anhui renmin chubanshe, 2004 ; *Tiegu danxin : Zhang Kaifan tongzhi jinian wenji* (Os de fer et cœur rouge : en souvenir du camarade Zhang Kaifan), Hefei, Anhui renmin chubanshe, 1995.

(5) Pendant l'été et l'automne 1962, Mao s'éleva contre les tendances conciliantes au sein du parti, en s'opposant aux dispositions de semi-décollectivisation, à la réhabilitation de Peng Dehuai et des droitiers, et à la proposition d'une politique de radoucissement envers l'URSS.

(6) Hu Kaiming, « Jingli sannian kunnan shiqi » (Les trois années difficiles que j'ai vécues), in *Qinli zhongda lishi shijian shilu* (Témoignages personnels sur les très importants événements historiques que j'ai traversés), Pékin, Éd. de la Fédération de la littérature et des arts chinois, 2000, vol. 4, p. 663-719 ; Jia Wenping, *Zhenli yu mingyun - Hu Kaiming zhuannüe* (Vérité et destin - biographie abrégée de Hu Kaiming), Pékin, Éd. du peuple, 1995.

(7) Liao Bokang, « Lishi changhe li de yige xuanwo - Sichuan <Xiao Li Liao shijian> huimou », in *Huimou dangdai Sichuan yaoshi shilu* (Récits sur d'importants événements du Sichuan contemporain), Chengdu, Éd. populaires du Sichuan, 2005 ; He Shu, « Weimin qingming de <Xiao Li Liao fandang shijian> » (demander la grâce en faveur du peuple - l'affaire contre-révolutionnaire de Xiao, Li et Liao), *Yanbuang chunqiu*, 9, 2003, p. 22-25.

(8) Les écrits de Yang ont été rassemblés et publiés récemment : Yang Weiming, *Yiye zhibiqu : Yang Weiming wencun* (Une feuille révélatrice de l'automne : textes de Yang Weiming), Pékin, Éd. documentaires de sciences sociales, 2004.

(1) Ye Jianying (1897-1986), né dans une famille hakka du Guangdong, aura été le plus politique des dix maréchaux chinois et, tout au long de sa carrière, l'un des plus fidèles soutiens de Zhou Enlai, puis l'un des principaux artisans du complot qui renversa la Bande des quatre en octobre 1976.

(2) Wu Zhi et He Lang, *Feng Baiju zhuannüe* (Biographie de Feng Baiju), Pékin, Dangdai Zhongguo chubanshe, 1996 ; Yang Li (dir.), *Daici de hongmeigui - Gu Dacun chenyanlu* (Une rose rouge avec des piquants - récits sur l'injustice subie par Gu Dacun), Canton, Zhonggong Guangdong shengwei dangshi yanjiushi, 1997.

des « localismes » réels ou supposés se durcit à mesure que les luttes politiques s'exacerbent au sommet, en particulier dans le Nord-Ouest où fut purgée la « clique antiparti » de Xi Zhongxun et d'autres.

En la matière, les sources nouvelles confirment, précisent et confortent les travaux déjà anciens de spécialistes occidentaux comme Ezra Vogel, Robert Scalapino ou Frederick Teiwes¹. Elles conduisent aussi à donner plus d'importance aux dissidences locales entre 1959 et 1962. En effet, celles-ci font voir que la plupart des « droitiers » n'ont pas été, comme on le croit souvent, des intellectuels victimes de la répression des Cent Fleurs en 1957, mais des victimes en général locales des différentes répressions déclenchées au cours du Grand Bond en avant qui a suivi.

Il paraît donc possible de conclure cette enquête sur les sources nouvelles de l'histoire politique chinoise de façon modérément optimiste. Dans l'ensemble, les sources à présent disponibles complètent la documentation déjà accessible, notamment en ce qui concerne le sommet du pouvoir. Certaines de ces sources permettent aussi d'aborder des théâtres politiques plus locaux. En outre, surtout lorsqu'elles sont combinées aux apports récents de l'« histoire populaire », elles rendent possible une

approche plus concrète des tragédies subies par la population chinoise sous le régime maoïste.

Jean-Luc Domenach, Sciences Po, Centre d'études et de recherches internationales (CERI), CNRS, 75006, Paris, France.

Xiaohong Xiao-Planes, Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), ASIEs-Centre d'études chinoises (ASIEs-CEC), 75012, Paris, France.

Jean-Luc Domenach est directeur de recherche à la Fondation nationale des sciences politiques (FNSP). Ancien directeur du CERI (1985-1994) puis directeur scientifique de la FNSP (1996-2000), il a publié de nombreux travaux sur l'histoire politique de la Chine populaire, notamment *Aux origines du Grand Bond en avant, le cas d'une province chinoise, 1956-1958* (Éditions de l'EHESS/Presses de Sciences Po, 1982) et *Chine, l'archipel oublié* (Fayard, 1992). (domenach@ceri-sciences-po.org)

Professeur des Universités à l'Inalco, **Xiaohong Xiao-Planes** est membre de l'ASIEs-CEC et chercheuse associée au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (CECMC) de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Spécialiste de l'histoire sociale et politique de la Chine du 20^e siècle, elle a publié de nombreux travaux, notamment *Éducation et politique : le rôle des élites locales du Jiangsu, 1905-1914* (Éditions de l'EHESS, 2001) et, avec Yves Chevrier et Alain Roux, *Citadins et citoyens dans la Chine du xx^e siècle : essai d'histoire sociale* (Éditions de la MSH, 2010). (xiao-planes@orange.fr)

(1) Ezra Vogel, *Canton under Communism, Programs and Politics in a Provincial Capital, 1949-1968*, New York, Harvard East Asian Series, 1971 ; Robert Scalapino, *Elites in the People's Republic of China*, Seattle, University of Washington Press, 1972 ; Frederick Teiwes, *Politics and Purges in China*, New York, M. E. Sharpe, 1979.